

Cyril Montana

Malabar trip

le dilettante

Extrait de la publication



**Couverture : Alice Charbin**  
© le dilettante, 2003.  
ISBN 978-2-84263-378-3

Cyril Montana

*Malabar trip*

le dilettante  
19, rue Racine  
Paris 6<sup>e</sup>

*À Mamie Arlette*

Quand j'ai croisé ces deux jumelles sapées en vert, j'ai tout de suite trouvé qu'elles avaient l'air con. Je me baladais tranquillement, et rien dans mon comportement ne pouvait laisser penser que je transportais une bonne quantité de blanche, que je devais emmener de l'autre côté de la ville. Je n'ai pas fait exprès, mais j'en ai bousculé une qui s'est retournée vers moi tout en la ramenant un peu trop à mon goût. Et comme je n'aime pas ça, je lui ai mis une grosse tarte dans sa gueule. Sa tête est partie en arrière. Du coup sa frangine s'est mise à gueuler. J'étais tombé sur deux hystériques. Pour qu'elle la ferme aussi, j'ai dû lui mettre un grand coup de pompe dans sa tronche. Mais ça ne l'a pas calmée du tout, alors je me suis tapé un sprint en vérifiant bien qu'il n'y avait pas de

keufs aux alentours. Au bout de cinq cents mètres, j'étais trop essoufflé et j'en avais marre de courir. Je me suis mis au milieu de la route pour arrêter la première caisse qui passait. J'ai ouvert la portière côté conducteur en dégageant le petit chauve qui était au volant pour prendre sa place. Lui aussi s'est mis à brailler, alors j'ai démarré aussi sec tandis que les pneus fumaient. C'était une pauvre caisse qui se traînait lamentablement. Quand ils m'ont vu renverser la vieille qui traversait le passage clouté, pour lui piquer son sac, les flics ont mis la sirène en route et m'ont pris en chasse. J'ai roulé sur le bas-côté recouvert de pelouse humide. Pour éviter un mur qui se trouvait là, j'ai pilé net, mais la caisse a dérapé, et a fini par s'encastrer dans un arbre avant d'exploser en mille morceaux. Je suis mort. Et merde. J'arrive pas à le passer ce niveau. Putain de *GTA Vice City*! Il n'y a rien à faire. Assis sur mon canapé, je m'énerve, je dis que je vais m'en refaire une, rien que pour leur montrer qui je suis vraiment. Il faut que j'aille me chercher de la vie supplémentaire à l'hôpital avant d'y retourner pour tous les niquer.

Mathilde est à deux mètres de moi, assise face à son bureau, elle révise ses cours. Le bac à vaisselle est plein. Et il a été décidé que c'était mon truc. Pour elle, les machines et le rangement. Quant au ménage, on s'était pris quelqu'un une fois par semaine, parce qu'entre l'aspirateur, la serpillière et le reste, on y passait quasiment tout le samedi après-midi. Ça me rendait fou de perdre un temps si précieux. J'avais aussi les poubelles à descendre, mais comme je ne le faisais presque jamais, elle gueulait que j'abusais, que c'était tout le temps elle qui s'en occupait, et qu'il y en avait vraiment marre que je ne respecte pas les quatre poubelles différentes selon la nature des déchets, que c'était l'avenir de la planète qui était en jeu. Elle disait, il y a les ordures organiques (épluchures, crachats, etc.),

les ordures emballages (boîtes de conserve, sacs plastique, briques de lait, etc.), les ordures papier (sauf le papier d'emballage qui est doublé) et enfin le verre. Un jour que je lui avais demandé de me rappeler les différentes catégories, elle m'avait dit qu'il fallait mettre les chewing-gums dans les ordures organiques. N'importe quoi.

C'était une bonne idée la vaisselle, parce qu'à force de jouer, mes yeux me piquaient, fallait que je les laisse se reposer un peu. Ses yeux à elle étaient ceux d'une biche mais en bleu. Elle adorait les malabars qu'elle achetait par cinq ou six, avant d'en enfiler deux ou trois à la suite dans la bouche. C'est comme ça qu'elle les aimait, en les remplaçant au fur et à mesure qu'ils perdaient leur goût et leur consistance. Peut-être pour ne pas atteindre l'étape ultime, celle où la pâte devient presque cassante, quand on se dit qu'on a dû absorber le sucre et tous les produits chimiques et qu'on est en train de s'acharner sur un pauvre morceau de caoutchouc, un petit bout de pneu insipide. Reste le souvenir douteux de la flaque de pétrole. Un truc qui a mal vieilli et qu'on hésite pourtant à recracher dans le caniveau. Alors, on s'y accroche pour ne pas se retrouver la bouche



vide comme un oisillon affamé qui veut juste qu'on lui remplisse le bec. Elle en bouffait des tonnes. Ceux qu'elle préférait, c'étaient les menthes. J'étais bien avec elle, alors pour les vacances j'avais vraiment eu envie d'assurer, de tout prendre en charge. Fallait qu'on parte, elle et moi. Rien que tous les deux. On avait regardé les pays qui nous intéressaient en giclant d'entrée tous ceux qui étaient trop chers parce que trop loin genre Mexique, Galapagos, et *tutti quanti*. On avait aussi viré les pays glauques et les pays de l'Est. J'avais dit, y'a la Croatie, c'est beau la côte croate! Mais comme tous ceux qui ne savent pas, elle avait flippé en imaginant des trous d'obus, des snipers aux fenêtres, et des chars partout. Mais ça n'a rien à voir, c'est fini la guerre là-bas. Il paraît qu'il fait beau, que c'est la fête, et pas cher du tout. Elle n'avait rien voulu savoir, ma petite Mathilde. Alors, on avait réservé une chambre d'hôte que tenait l'oncle de Bernard, un vieux pote à moi, dans le sud de l'Espagne, juste dans l'angle, vers Almería. Un tout petit bled au bord de la mer. Ç'avait l'air familial avec une petite piscine dans la cour. L'oncle avait été sympa au téléphone, il m'avait fait un prix; vingt euros la nuit avec petit déjeuner compris. En plus, mon pote m'avait dit

d'aller voir le voisin de son oncle, un mec qui ne dormait jamais, un cocaïnoman qui avait tout pour se charger avant de sortir. Ça lui avait plu à Mathilde. Elle adorait la coke. Au début de notre relation, elle arrivait chez moi, filait direct sur le bar de la cuisine, sortait son petit quépa blanc, me proposait un rail que je refusais, et coupait une paille en deux, celles qui sont dans la boîte carrée sur le micro-ondes, avant de s'en mettre un petit dans les nasaux. Elle s'en enchaînait trois ou quatre pendant la soirée. Ça me cassait les couilles qu'elle tape comme ça chez moi. Je n'aime pas trop la coke à cause de mes parents; des soixante-huitards qui m'avaient eu à dix-huit ans en pleine «Flower-power-révolution» à base de trips des seventies, d'acides, d'Ardèche, de vie en communauté; n'importe quoi. Et même les pétards me font *paranoïer*, ou alors juste de temps en temps, sans tabac, que de l'herbe pure, c'est-à-dire un petit tout fin, une feuille, que tu fumes en cinq ou six taffes en gardant bien la fumée tout au fond des poumons. Par contre, j'évite la skonk à cause des montées qui font trop battre le cœur, je suis plutôt colombienne. Mathilde aussi aimait le pétard; elle en fumait un ou deux tous les soirs. Ça l'énervait son père quand on mangeait

chez lui, et qu'elle roulait son machin sans se soucier du reste. Moi aussi ça me gênait. Il était pédégé d'une boîte de composants électroniques de deux cents personnes. Cinquante balais qui roule Jaguar, séparé d'avec la mère de Mathilde depuis longtemps. Elle, c'était genre «j'ai un poste de cadre sup, je suis plutôt pas mal, et quand je me fais un peu chier je vais au cinéma grâce à ma carte UGC, je vote à droite et je suis contente de la politique de Sarkozy, mais quand ma fille s'en fume un petit, ne le dites à personne, mais je tire dessus pour mieux dormir.»

Lorsqu'on s'était installé ensemble, Mathilde avait progressivement arrêté la coke. Du coup, ce mec et ses produits à proximité pendant toutes les vacances, ça ne me disait pas trop. Je m'étais renseigné pour y aller, et c'était toute une galère. L'avion était trop reuch, le train une vraie tannée avec plein de changements et des heures d'attente. J'avais demandé à Bernard qui vivait à Arles de me prêter sa vieille 304 rouge histoire d'avoir une caisse sur place. Mais là, pareil, trop de frais d'essence et de péage, sans parler de la possibilité d'une panne tellement elle était pourrie sa caisse. Ma petite puce m'avait dit, la Grèce, viens on va en Grèce, on se

loue un studio n'importe où, du moment qu'on est tous les deux, mon amour. J'avais dit, la Grèce c'est un pays d'arnaque, y'a tout le temps des reportages sur des gens qui se font barber. C'est toujours la même histoire qui revient dans *Sans aucun doute*. Ils ont réservé, ils ont raqué à l'avance et sur place voilà le bousier. On leur avait vendu une pure vue sur la mer, avec chambre de rêve; en arrivant, c'est une cave humide qui les attend. Du coup, ils passent des vacances de merde, ils rentrent tout dégoûtés, après quoi il faut se taper un procès qui n'en finit pas, et passer à la télé pour éviter que d'autres ne se fassent niquer à leur tour, bonjour la déprime. Laisse tomber la Grèce, et puis je n'aime pas Julien Courbet. Portugal? Ouais, mais la mer est froide, c'est pas la Méditerranée, c'est l'Atlantique. Elle avait dit Londres, mais l'Angleterre, je ne peux pas supporter, je suis déjà allé les voir les Rosbeefs. Tout ce dont je me rappelle c'est qu'en Écosse quand je roulais des pelles à ma gonzesse de l'époque, dans la rue, ça les rendait fous les mecs. C'était incroyable, même les voitures klaxonnaient, ils ne supportaient pas de nous voir nous mettre la langue dans la bouche devant tout le monde. Ils sont trop précieux tous ces connards d'Anglais. *I hate*

*England.* Il ne restait plus grand-chose de pas cher. L'Italie? Mais d'abord je ne parle pas l'italien, ni elle d'ailleurs, et puis j'aime pas partir sans avoir de contacts. Alors, si c'est pour s'émerveiller devant l'architecture romaine, et voir sa gonze se faire draguer dès qu'on a le dos tourné, moi je n'en ai vraiment rien à foutre. Ce que je veux, c'est rencontrer des gens comme moi, mais qui vivent sur place. Les plans visite touristique, non merci. Quant à la France, ça nous soûlait, parce que pas assez dépaysant, et rentrer de vacances pour dire aux potes, je suis parti dans la Creuse, c'est limite crevard. Un jour au boulot alors que j'en avais marre de galérer avec tout ça, j'ai demandé à Zack, le cuisinier, ce qu'il avait prévu. Pour lui, tout était clair, et du haut de ses un mètre quatre-vingts, il avait réservé le train jusqu'à Marseille, puis le ferry pour la Corse, en mettant son scooter en Autorail. Dans son sac, une petite tente avec deux sacs de couchage et en route pour deux semaines de *ride* avec sa meuf à l'arrière. Mais le soir, Zack, tu la plantes où ta tente? Il s'en foutait royalement, il verrait bien, c'est ça les vacances en Corse mon pote. Quand j'en avais parlé à Mathilde, elle m'avait dit OK pour la Corse et le scooter, c'était une

bonne idée. En plus, il y avait des amis à elle, Alice et Victor, qui faisaient le tour de l'île, mais pour la tente, c'était nient. Elle n'aimait pas les plans *roots*. Pas que c'était une petite bourge qui ne supportait rien, non, mais malgré ses vingt ans, elle aimait avoir un minimum de confort. Ses parents lui avaient dit que le désert des Agriates, c'était top, à ne surtout pas rater. En attendant, il fallait que j'examine les tarifs pour nous emmener tous les deux en Corse avec le scooter. Je me suis dit que je verrais ça au boulot le lendemain à cause du prix d'appel du service téléphonique de la SNCF et leurs tarifs un, deux, trois, vert, bleu, rouge ou je ne sais quoi. On avait six mille balles en poche, ce n'était pas le délire pour quinze jours.

Je me suis levé et suis allé embrasser Mathilde qui écrivait sur son bureau, avant de me remettre direct sur le canapé, pour faire un vrai carton en chourant la Ferrari toute blanche d'un type qui attendait au feu. Je me suis écrasé quinze flics d'affilée avant de leur piquer leur caisse et de défoncer le barrage qu'ils avaient mis en place. Et dès que j'ai vu qu'ils m'avaient collé un hélico au cul, j'ai réalisé que ça allait être chaud.

Je n'aime pas regarder le courrier le week-end. Je préfère attendre le lundi matin, à cause des factures et des autres sales trucs qui peuvent arriver sans prévenir. Ça me permet de glander tranquille avant d'attaquer la semaine. Mais un dimanche soir en rentrant de balade, elle avait voulu mater ce qu'il y avait dans la boîte aux lettres, j'avais dit non, on attend demain. Mais elle ne m'avait pas écouté. Il y avait une lettre pour elle et une pour moi. Ça m'avait soulé, parce que maintenant j'avais envie de savoir. Et si c'était un truc stressant, comme les impôts locaux dont je n'avais jamais eu de nouvelles depuis trois ans, je me serais tapé une nuit à faire des comptes, et à réfléchir au courrier pour demander un échelonnement de la dette. Sans parler de la visite à

la salope de l'hôtel des impôts pour la supplier d'accepter ma demande et de m'épargner une saisie sur mon compte. Heureusement, c'était juste une invitation pour un brunch accompagné de projections de cinéma muet avec Serge Bromberg au piano. Cool. Mais ça ne nous avait pas empêchés de nous engueuler dans le hall de l'immeuble. Pas une engueulade de ouf, mais juste une bonne prise de tête. Arrivé au deuxième, puisqu'elle boudait, j'étais venu l'embrasser en m'excusant, histoire de calmer les choses. Maintenant, j'arrivais à maîtriser. Mais au début, c'était de la folie, ingérable la meuf. Je me souviens qu'un soir, c'était parti en couille. Il était plus de dix heures, et pour une raison à la con, on s'était embrouillés. Elle m'avait dit qu'elle voulait se barrer, qu'elle en avait marre, que je n'étais qu'un fou, avant de se tirer en pleurant dans les escaliers. Je n'aimais pas qu'elle pleure trop fort dans les parties communes, j'étais sûr que tous les voisins allaient entendre. Et puis au bout de dix minutes d'absence, je l'avais appelée sur son portable, elle me disait en sanglotant que je n'étais qu'un monstre sans cœur, qu'elle n'en pouvait plus et que, et que, et que. Je ne savais plus quoi faire, trop pour



moi, je n'arrivais plus à savoir si j'avais raison ou tort, si c'était moi qui avais abusé, qui l'avais poussée à bout, ou elle qui avait des problèmes nerveux. Et puis le quartier était chaud le soir, ça m'inquiétait qu'elle soit partie dans la nature toute seule si tard. Je commençais à flipper, je voulais qu'elle rentre à la maison. Mais maintenant dès qu'elle entendait ma voix, elle me raccrochait au nez direct. J'avais appelé sa mère pour savoir si ça lui arrivait souvent de péter les plombs. Elle m'avait juste dit que sa fille ne devait pas traîner la nuit, toute seule dans la rue, qu'il fallait que je la ramène et que je la calme. Je suis sorti, et l'ai retrouvée assise dans la cage d'escalier, le visage dans ses mains et les yeux rougis par les larmes. Elle pleurait fort en hoquetant. Quand elle m'a vu arriver, elle n'a pas bougé. Je lui ai dit de rentrer, que ça allait s'arranger. Mais elle ne m'écoutait plus et continuait en pleurant de plus en plus fort. C'était flippant, elle ne voulait rien savoir et dès que j'essayais de la relever, c'est tout juste si elle ne se mettait pas à crier. On ne va pas rester là toute la nuit, allez viens à la maison, on sera toujours mieux qu'ici. Je ne sais pas comment j'ai fait, mais elle a fini par rentrer. Et c'est là que ça a dégénéré.

Plus je lui demandais de se taire plus elle criait, et plus elle criait, et plus je m'énervais. C'était sans fin. Au bout d'une demi-heure, je n'en pouvais plus, je l'ai prise par les épaules et l'ai un peu secouée pour la calmer. Mais ça lui a fait peur. Elle a pris son manteau et son sac à main pour se casser à nouveau, je l'en ai empêchée. Elle s'est alors jetée sur le pieu en hurlant de toutes ses forces. J'ai pensé que les voisins flipperaient en l'entendant et qu'ils appelleraient les flics. Je lui ai collé une grande tarte qui a claqué de manière très aiguë sur sa joue gauche. Sa crise d'hystérie s'est arrêtée net. Il y a eu un vrai silence en forme de point d'interrogation. Puis, comme une furie, elle a dit, tu m'as frappée, tu m'as frappée, puis elle a crié, TU AS OSÉ, TU AS OSÉ, LAISSE-MOI PARTIR, LAISSE-MOI PARTIR PAUVRE CONNARD, T'AVAIS PAS LE DROIT. Mais je ne pouvais pas la laisser partir, je ne savais plus quoi faire, j'étais en train de déjanter. Elle me filait des grands coups de pompe, et moi je la balançais sur le lit en lui disant de fermer sa grande gueule de barge. Ça a duré une heure comme ça, c'était crevant. À un moment, j'ai même appelé les keufs tellement j'en pouvais plus, je sais pas moi, qu'on lui fasse une piqûre. D'une main,

je tenais mon portable et de l'autre je l'empêchais d'ouvrir la porte d'entrée. À l'autre bout du fil, la flic entendait Mathilde hurler, mais apparemment elle n'en avait rien à foutre, elle me disait que si elle avait envie de se tirer, j'avais qu'à la laisser. Non, mais là, madame, elle est pas dans un état normal, il va lui arriver quelque chose, je peux pas, vous connaissez le quartier tout de même. Mathilde était vraiment en plein délire, elle se roulait par terre en mettant des coups de pieds partout. Par moments, je lui hurlais dessus pour qu'elle s'arrête, mais c'était sans effet, et ce qui la rendait encore plus folle, c'était que je lui interdisais de sortir. T'AS PAS LE DROIT DE ME SÉQUESTRER COMME ÇA. T'AS PAS LE DROIT, PAS LE DROIT, T'AS PAS LE DROIT. C'était dur comme soirée. Mais malgré tout, j'en tirais tout de même un certain plaisir sadique. Celui de la voir se mettre dans tous ses états, sans pouvoir obtenir ce qu'elle voulait : sortir de cet appart.

Petit à petit, et à force d'avoir pété les plombs une bonne dizaine de fois, elle s'était calmée. Elle avait fini par redescendre, c'est vrai que je lui avais collé trois lexos dans le bec. Avec le recul, ça nous semblait incroyable

qu'on ait pu aller si loin dans l'hystérie, et comme je ne voulais vraiment plus que ça nous arrive, je faisais gaffe à ne plus l'emmerder pour des broutilles. Je ne dis pas qu'on ne s'en-gueulait pas régulièrement pour des conneries. Mais disons qu'après cette histoire, j'avais pigé où se situaient ses limites.